

Introduction

Le geste comme outil heuristique

Interpellées par la présence croissante de la notion de « geste » en études littéraires et ailleurs, nous avons voulu réunir des chercheurs et chercheuses en sciences humaines pour réfléchir à ce que ce terme revêt dans nos textes et nos pratiques. Comment nous en servons-nous ? Quelles définitions lui attribuons-nous ? Quels outils mobilisons-nous pour penser avec ou à travers le geste ? Le but était de comprendre ce que recouvre l'emploi de ce mot dans des expressions devenues *topoi* et d'interroger sa portée en tant que concept et en tant qu'outil heuristique. En creux, cette enquête exploratoire avait aussi comme ambition de réfléchir à ce que la convocation du « geste » dit de notre façon de concevoir et de manier nos objets intellectuels. Cet appel a donné lieu à une journée d'étude en novembre 2023 dont les interventions se trouvent réunies dans ce numéro¹. Un regard rétrospectif sur le chemin parcouru nous permet de tirer quelques conclusions provisoires que nous espérons également inspirantes pour de futurs travaux sur le « geste » et avec lui.

De l'anthropologie à la littérature en passant par l'histoire de l'art

L'emploi du terme « geste », en études littéraires, n'est certes pas nouveau. On le rencontre souvent, notamment dans l'expression toute faite de « geste créateur », qui désigne l'activité d'invention (des écrivains, des poètes, des artistes

¹ « Qu'est-ce qu'un geste ? Critique, littérature, pensée », Journée d'étude organisée par Cécile Raulet-Descombey et Marta Sábado Novau le 10 novembre 2023 à l'UCLouvain (Louvain-la-Neuve).

CÉCILE RAULET-DESCOMBEY • Centre de Recherches sur les Arts et le Langage (CRAL, EHES)

MARTA SÁBADO NOVAU • UCLouvain / INCAL / Centre L/T

en général). Cette expression met en lumière deux caractéristiques qui sont aussi peut-être des constantes dans la compréhension du geste comme concept : d'une part sa force fondatrice (le geste fait œuvre et/ou fait monde), d'autre part la nature idiosyncratique du geste marqué par l'unicité de celui ou celle qui l'effectue : à chaque créateur ou penseur son geste.

La notion de « geste » couvre aujourd'hui un pan très large qui va de son sens littéral à l'acte désincarné de la pensée en passant par une conception intermédiaire du geste à la fois comme acte physique et acte de pensée. Depuis une trentaine d'années, des travaux de plus en plus nombreux touchent directement ou indirectement à la notion de « geste » et sont eux aussi représentatifs de la diversité des approches et des compréhensions possibles du terme. On note un déplacement disciplinaire, de l'anthropologie et l'histoire de l'art vers les études littéraires et la philosophie². À titre d'aperçu, on pourrait citer des travaux en philosophie (Michel Guérin, Stéphanie Péraud-Puigségur, Georges Didi-Huberman³), en esthétique (Gérard Dessons, Yves Citton, Marielle Macé⁴) ou en linguistique (Carlota Fernández-Jauregui⁵). En littérature, on peut identifier ceux qui adoptent une perspective matérielle, avec les sciences cognitives (Guillemette Bolens) ou les rapports texte-image (Anne Reverseau et son équipe⁶), et ceux qui partent de la conviction que la notion de geste permet de saisir, nommer et observer les opérations et les mouvements du langage et de la pensée tels qu'ils transparaissent dans un texte, et d'exercer une attention soutenue pour l'« organisation » d'une « forme-sens » (ainsi que le propose Dominique Rabaté⁷). Tel était d'ailleurs aussi le point de départ de notre réflexion, à partir notamment des

2 Entre les années 1950 et les années 1970, on rencontre des travaux en anthropologie et en histoire de l'art s'intéressant au « geste » en tant qu'acte mais aussi symbole des interactions sociales, dans l'évolution humaine et dans l'histoire de l'art, par exemple chez André LEROI-GOURHAN, *Le Geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964 et chez Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 1974. Ajoutons que le recours au geste est une sorte d'évidence dans les études sur les arts du spectacle où le corps est mis en jeu, et la riche bibliographie qui y affère dépasse la limite de cette note.

3 Michel GUÉRIN, *Philosophie du geste*, Paris, Actes Sud, 1995 ; Stéphanie PÉRAUD-PUIGSÉGUR, *Gestes, figures et écritures de maîtres ignorants. Platon, Montaigne, Rancière*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022 ; et plus récemment, Georges DIDI-HUBERMAN, *Gestes critiques*, Paris, Klincksieck, 2024.

4 Gérard DESSONS, *L'Art et la manière*, Paris, Honoré Champion, 2004 ; Yves CITTON, *Gestes d'humanités*, Paris, Armand Colin, 2012 ; Marielle MACÉ, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

5 Carlota FERNÁNDEZ-JAUREGUI, *El poema y el gesto*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 2015.

6 Voir le travail collectif dans *Murs d'images d'écrivains. Dispositifs et gestes iconographiques (xix^e-xxi^e siècle)*, livre écrit par Jessica DESCLAUX, Anne REVERSEAU, Marcela SCIBIORSKA et Corentin LAHOUSTE, avec la collaboration de Pauline BASSO et d'Andrès FRANCO HARNACHE, préface de Myriam WATTHEE-DELMOTTE, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2023.

7 Dominique RABATÉ, *Gestes lyriques*, Paris, José Corti, 2013.



textes de la critique littéraire (Cécile Raulet, Marta Sábado Novau⁸). Ce numéro thématique se veut un petit échantillon de cette diversité d'approches et d'objets.

Si l'on pense avec et autour du geste, une question métaphysique se pose d'emblée. Quel est le lien entre le matériel et le corporel d'une part, et le désincarné et le mental de l'autre ? Cette interrogation se trouve bien souvent nourrie par une perspective phénoménologique qui articule corporel et mental dans une imbrication, ou un entrelacs. Pour Merleau-Ponty, en effet, l'expressivité du geste corporel rejoint celle de la parole et celle de la pensée : toutes trois s'enracinent dans le préréflexif et visent une extériorité. Ainsi, dans un texte (critique, philosophique, et même littéraire), il serait possible de lire le geste qui est aussi mouvement de la pensée. Selon Michel Guérin dans sa *Philosophie du geste*, « ce qui forme la courbe du geste comme corps vivant intelligent et sensible [...] se retrouve, se réfléchit dans le tour de pensée⁹ ». Plus récemment, dans le domaine des études littéraires et de la philosophie notamment, sont apparues les expressions de « geste de pensée » ou de « geste critique ». L'acte qui aspire à instituer un discours opérant dans l'ordre des idées, se trouve désormais associé à la force créatrice du geste et à sa singularité. Ces deux expressions relativement nouvelles sont peut-être le symptôme-résultat d'un changement de conception des activités théorique, critique et, de manière plus générale, de l'activité de pensée, auxquelles on accorde pleinement une valeur créative ou créatrice. Ce sens conceptuel du mot « geste » est à distinguer de celui, strictement physiologique, mobilisé par les études littéraires qui portent attention aux gestes physiques, qu'ils soient effectués par les écrivain-es ou par les personnages de fiction. Cette approche, qui s'interroge sur les effets de la gestualité (corporelle) sur l'œuvre, a surgi dans la continuité d'un tournant matériel des sciences sociales et humaines. Elle cohabite cependant avec l'approche qui a trait à la création intellectuelle et peut même contribuer à en interroger les limites et à distinguer les points de contact possibles entre elles, comme le démontrent les échos et renvois entre les articles ici réunis.

Force autoréflexive du geste

La force heuristique du « geste » réside précisément dans le fait qu'il permet de cerner, observer et décrire ce qui semble souvent échapper à l'étude, ainsi par exemple des gestes mentaux ou physiques effectués *en amont* du texte mais dont ce dernier est le produit et garde si souvent trace. Cette interrogation sur le

8 Cécile RAULET, *Éthique de la critique littéraire : l'ethos de Roland Barthes*, thèse soutenue à l'EHESS en décembre 2022 ; Marta SÁBADO NOVAU, *L'École de Genève. Histoire, geste et imagination critiques*, Paris, Hermann, 2021.

9 Michel GUÉRIN, *Philosophie du geste*, p. 116.

« faire » invite ainsi à une étude des manières et pratiques intellectuelles, et fait tendre vers ce que Cécile Raulet nomme une « éthologie intellectuelle¹⁰ ».

Le « geste » en tant qu'outil invite donc à opérer un retour sur soi, à porter un regard métacritique réflexif et/ou rétrospectif sur notre propre chorégraphie mentale, et à nourrir la compréhension de nos opérations de pensée. C'est pourquoi nous avons également tenu à faire de la Journée d'études un atelier de réflexion sur nos propres pratiques et gestes de chercheurs et chercheuses. À la fin de la journée, nous avons invité les participant-es à caractériser ou à décrire ce qu'ils et elles considéraient être « leur » geste de pensée, celui qui définit leur travail, celui qu'ils se surprennent à effectuer, d'objet en objet, d'étude en étude. Certain-es ont généreusement accepté de se livrer à cet exercice intellectuel, créatif et ludique. Stéphanie Péraud-Puigsegur dit tisser, c'est-à-dire lier ce qui se transforme, et jouer de la circulation des gestes. Marion Lata considère qu'elle pense « en carré », elle dit dessiner des cubes et des tableaux, empiler des briques selon un équilibre changeant, bref : jouer de carrés souples dont l'architecture s'avère sismique. Adnen Jdey affirme avoir pour réflexe de diviser, et pratiquer une articulation qui ne rompt pas le lien entre les éléments ainsi séparés. Christophe Meurée, que nous remercions de sa participation active lors de cette journée, raconte avoir une amie qui résume son métier par le geste de « souffler au-dessus de sa main », c'est-à-dire « brasser du vent » ; on pourrait aussi y voir le geste de respirer consciemment, ou de faire respirer la pensée. Anne Reverseau, s'éloignant du triangle (hégélien) qui a été pour elle une forme d'idéal, dit maintenant digresser, fuir sur le côté – sans doute parce que l'image, qu'elle étudie, réclame ce mouvement hors du cadre. Marta Sábado Novau parle d'allers-retours, dont elle trouve une origine possible dans sa formation de comparatiste ; elle insiste sur le fait que le point auquel on revient n'est jamais stable, que par ces mouvements elle cherche un mouvement perpétuel de décentrement. Ce qui pourrait faire résonner la progression par ressacs, en spirale, par laquelle Cécile Raulet croit procéder : serrant un objet et y revenant pour le cerner autrement encore.

Ce tour de parole a donné lieu à une collection de gestes singuliers, qu'il était possible de comprendre par la conscience que chacun-e avait ou prenait de sa propre gestualité. Les mots, images et métaphores mobilisés pour dire la pensée ou plutôt le *comment* de la pensée, sont spontanés et intuitifs, mais légitimes pour nourrir la réflexion sur la puissance du geste comme outil heuristique. On voit, en outre, que les gestes évoqués convoquent bien souvent d'une part des mouvements physiques, d'autre part des formes dans lesquelles on pense.

10 Voir *infra*, Cécile RAULET, « “Penser en rond”. Spatialité, répétition et évolution de gestes de pensée ».



Une notion transdisciplinaire et fédératrice

Au moment de l'organisation de cette Journée d'études, nous partions d'une conception du geste que nous avions l'une et l'autre tâché d'élaborer au contact de textes de critique littéraire : le geste critique met en crise l'œuvre sur laquelle il s'exerce, et ouvre ainsi des perspectives. Il a donc un double effet – et donc une efficience double – puisqu'il modifie à la fois le regard que l'on pose sur telle œuvre et les gestes de pensée.

Chacun des articles réunis rappelle en ouverture sa propre généalogie théorique sur le geste et démontre par-là même la plasticité et la polysémie de cette notion. Une double valeur commune semble cependant se dégager de la conception du geste pour les chercheurs et chercheuses : sa force de *recoupement* et de *superposition*. En effet, le geste invite à observer les textes depuis une perspective où coïncident *production* et *produit*. Penser à travers le geste permet de concevoir ensemble des phénomènes habituellement dissociés. Comme le souligne Stéphanie Péraud-Puigségur dans ce numéro, « le geste est [notamment] un outil intéressant pour comprendre les dynamiques de constitution du sens, il permet d'analyser la genèse des productions ou des créations esthétiques, scientifiques ou philosophiques¹¹ ». Il autorise ainsi à traiter ensemble ce que produit le geste et la manière dont il est à la fois le vecteur et la trace.

Dans les études qui suivent cohabitent donc diverses perspectives, parfois contradictoires ou s'infléchissant les unes les autres. Stéphanie PÉRAUD-PUIGSÉGUR, dans « Approcher la philosophie par ses gestes », s'interroge sur ce que la notion de geste apporte à l'analyse, à la compréhension et à la transmission des pensées et méthodes de pensée des philosophes ; mêlant réflexivité chercheuse et exercice philosophique, elle pense le geste philosophique et affronte les conséquences épistémologiques de l'emploi du terme. Marion LATA, dans « Comment reconnaître un geste théorique quand on en voit un ? Gestes corporels et matérialités textuelles dans les théories de la lecture », se place du côté des études de la réception pour réfléchir à la matérialité et à la corporalité non seulement des gestes théoriques mais des théories de la lecture elles-mêmes. Dans « “Penser en rond”. Spatialité, répétition et évolution de gestes de pensée », Cécile RAULET se demande comment et dans quelle mesure penser circulairement peut être la marque d'une pensée, et à l'occasion de la pensée ; l'article explore ainsi les gestes et mouvements de la pensée qui revient sur elle-même. Avec « Con-tact : les gestes de la littérature selon Annie Ernaux. Une lecture de “*Je ne suis pas sortie de ma nuit*” », écrit par Giulia SCIALPI et Diogo NÓBREGA, nous avons eu l'occasion d'accueillir un travail de recherche collaboratif, conjoignant des gestes philosophiques et des gestes littéraires : à partir d'un texte d'Annie Ernaux, les auteurs réfléchissent à l'acte d'écriture comme geste de saisie d'un état, d'une identité, mais aussi d'une réalité passée, inappropriable et qu'il s'agit

11 Voir *infra*, Stéphanie PÉRAUD-PUIGSÉGUR, « Approcher la philosophie par ses gestes ».

pourtant de continuer de faire vivre dans la littérature sans que cette saisie ne se fasse préhension. Adnen JDEY propose de son côté, dans « Deux gestes en un. Cinéma et médialité chez Giorgio Agamben », une lecture de l'œuvre du philosophe italien qui lie geste et culture, gestualité et société, et donc historicité, en interrogeant les rapports entre geste et montage cinématographiques, le geste apparaissant notamment comme « ce qui rend visible le *medium* lui-même, qui est alors perçu comme tel ». Enfin, Anne REVERSEAU opère un retour au corps en s'intéressant au maniement des images par des écrivains dans leur environnement de travail et à l'aune de l'activité d'écriture ; son texte « Penser le geste en littérature : entre gestes d'images et gestes de pensée » fait l'effort de penser les liens qui unissent gestes matériels et gestes de pensée, question qui se trouve au cœur des travaux sur le geste en humanités.

Ces articles portent la trace de pratiques extrêmement différentes, cependant, ils abordent tous, par la bande mais grâce à la notion de geste, de grandes questions liées à la création intellectuelle comme artistique : celle du commencement et de l'origine de la pensée, dans son versant tant herméneutique (Raulet) qu'ontologique, comme gestation (Scialpi et Nóbrega) ; celle de l'image qui donne à voir le geste et donc la question de la représentation des mouvements de la pensée (Lata, Jdey, Reverseau) ; ou encore celle, centrale, de la manière dont la présence d'un auteur s'incarne dans un texte à travers un *ethos* qu'il serait possible de retrouver par des gestes et des pratiques (Péraud-Puigségur, Lata, Raulet).

En dépit de la pluralité évidente des disciplines, approches et méthodes, ou plutôt sans doute grâce à cette pluralité, il nous semble possible de dégager trois axes de réflexion, qui reviennent de manière plus ou moins constante de texte en texte, et qui pour cela même mettent en lumière certains des enjeux que soulève la notion de « geste » pour les études littéraires et en philosophie, des disciplines où souvent le discours est à la fois l'objet et le moyen d'étude. Le premier, le plus évident et auquel il est difficile d'échapper, concerne la métaphoricité de la notion de « geste de pensée » ; le deuxième a trait au geste comme outil pour cerner ce qui fait la singularité d'une démarche ou d'un faire ; le troisième, enfin, au pari de concevoir, en humanités, le geste dans sa matérialité.

Métaphoricité

En premier lieu, c'est le caractère métaphorique de l'emploi du terme « geste » qui pose question, à celles et ceux qui y recourent comme à celles et ceux qui le récusent. D'une part, il s'agit régulièrement de savoir si l'on doit voir ou non des métaphores dans les expressions employant « geste » pour désigner des phénomènes qui ne sont pas apparemment et indubitablement corporels. D'autre part, on se doit d'interroger cette métaphore elle-même.

Notons tout d'abord que lexicalement, le mot « geste » comprend déjà partiellement deux déplacements qui intéressent – et peuvent justifier – son emploi métaphorique : extension d'un mouvement strictement corporel à un



ensemble formant attitude, et désignation figurée et métonymique d'une action indépendamment du mouvement corporel. Cependant, cette translation facilitée rend la métaphore attirante, et l'on pourrait déceler une tendance à voir du geste partout, sans consolider la notion. On reproche ainsi souvent à des approches littéraires ou philosophiques se réclamant de la phénoménologie un certain flou : sans déprécier leurs propositions, on peut effectivement observer qu'usant de « geste », elles n'affrontent pas toujours la métaphoricité de la notion sur laquelle elles s'appuient.

Mais peut-être le « geste » et par extension les « gestes de pensée » (geste théorique, philosophique, etc.) viennent-ils se ranger parmi ces « métaphores absolues » décelées par Hans Blumenberg, qui pose qu'elles « ne peuvent être résorbées dans la conceptualité¹² » ? Nous nous contentons ici d'évoquer cette possibilité et pouvons néanmoins rappeler que le même Blumenberg pointait ce double fait que nous n'avons bien sûr pas toujours une représentation achevée de la chose dont nous parlons et que former des concepts est loin d'être la seule fonction de la raison¹³.

Pour qui s'intéresse aux façons dont opère la pensée, si métaphore il y a, celle convoquant le geste présente cet intérêt d'approcher la rationalité propre aux actes de pensée. Elle matérialise, et donc spatialise. Elle permet ainsi de (se) représenter et de comprendre des phénomènes apparemment immatériels en mettant l'accent sur le processus et la forme de production plutôt que sur le seul produit de la pensée ou de la création. Répétons-le, ce que permet notamment le geste, c'est de porter notre attention vers l'acte dans son effectuation autant que dans son résultat.

Parler de « geste » rend possible une dramatisation de la pensée et de l'écriture, mais aussi de ne pas détacher le geste du cadre dans lequel il est effectué, de rappeler la part active prise par le corps et l'espace dans la pensée. Cette métaphore, si c'en est une, ne repose pas exactement sur une tension entre une entité abstraite et sa figuration physique. « Si c'en est une », avons-nous dit, car il conviendrait de se demander enfin si les expressions « geste critique » ou « geste de pensée » ne sont pas l'un des moyens de dire ou de conceptualiser ce qui advient *réellement* chez le penseur au moment de créer ou de façonner les idées ? Et si la pensée, était, en effet, geste ? Car il y a sans doute bien du geste dans la pensée : une mobilisation du corps effective, quoique d'une nature et d'une visibilité moins évidentes. Ainsi, des gestes concrets employés métaphoriquement pour parler par exemple de gestes critiques (découper, déplacer, circuler, etc.) pourraient bien, tout simplement, constituer de véritables gestes.

Il nous semble donc que ce qu'il faut interroger *chaque fois*, c'est l'*efficacité métaphorique* de l'expression – face au risque de fixation ou d'usure de la métaphore

12 Hans BLUMENBERG, *Paradigmes pour une métaphorologie* [1960], trad. Didier GAMMELIN, Paris, Vrin, 2006.

13 Hans BLUMENBERG, *Théorie de l'inconceptualité*, trad. Marc DE LAUNAY, Paris, Éditions de l'Éclat, 2017.

qui vide la translation de ce qu'elle peut présenter de possibilités herméneutiques ou épistémologiques. De quoi cet emploi est-il porteur ? comment oriente-t-il notre démarche ? quels intérêts et pièges y a-t-il à concevoir la pensée comme physique et donc spatiale ? Pour dire le geste mental, le recours au corporel ou au visuel est-il une condition ? Peut-on recourir au geste dans une réflexion se plaçant au-delà de la dimension idiosyncratique singulière de celui qui l'effectue, c'est-à-dire : peut-on déceler des gestes archétypaux de la pensée ?

Si nous nous contentons d'employer le mot (« le geste littéraire » ou « philosophique » de tel auteur) sans y relier dans notre recherche ce qu'est effectivement un geste ou sans décrire ce geste précis, alors nous vidons la métaphore. Peut-être faut-il n'étudier que *des* gestes pris individuellement dans ce qu'ils ont de singulier et non parler de geste, en ce que le mot désignerait de façon relativement générique l'attitude intellectuelle ou la posture. Ce qui nous apparaît en somme, c'est que, recourant au « geste », nous nous devons une forme d'approfondissement de la métaphore par la fouille qu'elle favorise et initie.

Singularité

Parmi les choses que permet cette métaphore, il y a notamment la possibilité de rendre une singularité, de conjoindre le dire et le dit, tenir compte, dans l'étude, de la *manière*.

De fait, les articles de ce numéro cherchent souvent à définir le geste par rapport à d'autres notions voisines desquelles il convient soit de le distinguer soit de le rapprocher : acte, style, manière, attitude, posture, méthode, opération, processus, etc. Ce qui semble faire l'unanimité quant au « geste » est précisément sa force singularisante. Souvent la spécificité du geste est rapprochée de sa capacité non seulement à mettre en place une action mais aussi à imprimer une manière ou un style à cette action – ceci repose notamment sur le caractère expressif du geste, et enrichit en retour la conception que nous pouvons élaborer de l'expressivité. Il nous semble cependant que le geste n'est pas simplement une expression ou une incarnation possible du style d'un auteur ou d'un penseur. Tandis que le style peut être imité – et il désigne souvent des manières touchant par exemple à un mouvement littéraire ou à un phénomène vestimentaire, à une démarche – le geste, par son lien avec le corps, ne permet pas d'être exactement reproduit. L'imitation d'un geste est toujours imparfaite, sa reproduction tombe toujours dans un léger à-côté. Chacun pense et se meut selon un *tempo*, une éthique et une sensibilité qui lui sont propres. Le style participe certes à un processus d'individuation, comme l'ont montré les travaux inspirants de Marielle Macé¹⁴, mais le geste dépasse la stylisation, il touche non seulement à l'être, mais aussi au corps.

14 Marielle MACÉ, *Façons de lire, manières d'être ; Styles : critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.



On retrouve dans les gestes une irréductible singularité. Le geste, écrit Roland Barthes, « c'est la somme indéterminée et inépuisable des raisons, des pulsions, des paresse, qui entourent l'acte d'une *atmosphère* (au sens astronomique du terme)¹⁵ ». Peut-être le « geste » offre-t-il notamment la possibilité de renouveler le regard sur des phénomènes qu'on approchait et décrivait en parlant de style : le geste est chargé d'une manière mais également traversé par ce que l'on pourrait appeler « humeur », « affect » ou « disposition ».

Une pensée qui cherche à penser de front le geste, sans se soustraire aux paradoxes que soulève cette notion, ne peut faire abstraction de sa concrétude et de sa matérialité, du fait, en somme, que les gestes sont aussi incarnés dans un corps. La matérialité du geste revient également dans ce dossier comme un leitmotiv.

Matérialité

À l'opposé de la conception du « geste » comme catachrèse (métaphore, figure), on trouve l'effort de le penser dans sa matérialité. Fuyants et difficiles à enregistrer, les gestes concrets de maniement du texte (citation, surlignage, découpage et collage, etc.) sont porteurs d'une intentionnalité et participent déjà de leur propre dépassement, dans la mesure où ils sont producteurs de sens. Ainsi, identifier les gestes concrets qui « précèdent » (ou fondent) l'écriture, la lecture, l'interprétation ou la théorisation des textes, invite à s'extraire d'une pensée du geste comme image abstraite et à le concevoir dans sa corporalité et son dynamisme. Les gestes concrets et réels « modèlent les gestes de pensée¹⁶ », ainsi que le montre Anne Reverseau avec le mur d'images du poète Ramón Gómez de la Serna, ce dernier voyant dans l'acte de poser côte à côte des images la matérialisation de son goût pour la pensée par analogie. Dans cette conception du geste, il s'agit d'emprunter le chemin inverse : non pas chercher à comprendre comment la pensée abstraite correspond à des gestes concrets, mais identifier les gestes concrets qui produisent ensuite de l'abstraction – en même temps que des créations toutes matérielles. La théorie peut ainsi s'avérer subordonnée à une *praxis* : le geste, dans sa portée matérielle, travaille la théorie de l'intérieur. C'est ce qu'analyse Marion Lata en montrant que, paradoxalement, le geste théorique, *a priori* abstrait et visant la généralité, « signe » *manuellement* le système d'un-e

¹⁵ Roland BARTHES, « Cy Twombly ou "Non multa sed multum" » (1979), *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, t. V, p. 706.

¹⁶ Voir *infra*, Anne REVERSEAU, « Penser le geste en littérature : entre gestes d'images et gestes de pensée ».

théoricien-ne. L'effet singularisant du geste fait ici retour, grâce à l'entrée en jeu du corps et en particulier de la main¹⁷.

Par conséquent, concevoir le geste dans sa matérialité ne devrait pas contredire sa force heuristique en tant que concept. Au contraire, cette perspective confirme à notre sens que la force du geste en humanités réside précisément dans le fait qu'il donne lieu à des liens : entre les disciplines, entre le concret et le général, entre la production et le produit, entre l'image et la pensée, entre l'auteur et le lecteur, entre le corps et l'esprit, entre l'intuition et la construction.

En somme, ce numéro donne à voir la richesse et l'hétérogénéité de formes possibles de pensée avec le geste. Dans un moment où les savoirs et les disciplines tendent à se décroïsonner, la notion de geste s'avère un outil transdisciplinaire riche et souple qui permet de mettre l'accent sur des dimensions centrales pour cerner les qualités des humanités : leur réflexivité, leur ancrage dans le monde et leur responsabilité éthique dans nos manières de faire et de penser.

¹⁷ On pourrait s'aventurer à imaginer que l'avenir des études sur le geste trouvera dans l'élément de la *main*, incarné, concret, un puissant endroit où continuer à réfléchir sur les liens entre matérialité et pensée abstraite.



Bibliographie

- BARTHES Roland, « Cy Twombly ou “Non multa sed multum” » (1979) *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, t. V.
- BLUMENBERG Hans, *Paradigmes pour une métaphorologie* [1960], trad. Didier GAMMELIN, Paris, Vrin, 2006.
- , *Théorie de l'inconceptualité*, trad. Marc DE LAUNAY, Paris, Éditions de l'Éclat, 2017.
- CITTON Yves, *Gestes d'humanité*, Paris, Armand Colin, 2012.
- DESCLAUX Jessica, REVERSEAU Anne, SCIBIORSKA Marcela et LAHOUSTE Corentin, avec la collaboration de Pauline BASSO et d'Andrès FRANCO HARNACHE, préface de Myriam WATTHEE-DELMOTTE, *Murs d'images d'écrivains. Dispositifs et gestes iconographiques (XIX^e-XXI^e siècle)*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2023.
- DESSONS Gérard, *L'Art et la manière*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Gestes critiques*, Paris, Klincksieck, 2024.
- FERNÁNDEZ-JAUREGUI Carlota, *El poema y el gesto*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 2015.
- GUÉRIN Michel, *Philosophie du geste*, Paris, Actes Sud, 1995.
- JOUSSE Marcel, *L'Anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 1974.
- LEROI-GOURHAN André, *Le Geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.
- MACÉ Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- , *Styles : critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.
- PÉRAUD-PUIGSÉGUR Stéphanie, *Gestes, figures et écritures de maîtres ignorants. Platon, Montaigne, Rancière*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022.
- RABATÉ Dominique, *Gestes lyriques*, Paris, José Corti, 2013.
- RAULET Cécile, *Éthique de la critique littéraire : l'ethos de Roland Barthes*, thèse soutenue à l'EHESS en décembre 2022.
- SÁBADO NOVAU Marta, *L'École de Genève. Histoire, geste et imagination critiques*, Paris, Hermann, 2021.